

LE SECRET D'HELENA

De la même auteure, aux éditions Charleston

La Jeune Fille sur la falaise, 2015

La Belle Italienne, 2016

L'Ange de Marchmont Hall, 2017

La Lettre d'amour interdite, 2018

Les Sept Sœurs – Maia, 2015

La Sœur de la tempête – Ally, 2016

La Sœur de l'ombre – Star, 2017

La Sœur à la perle – Céléno, 2018

La Sœur de la Lune – Tiggy, 2019

Titre original : *The Olive Tree*

Copyright © 2016 by Lucinda Riley

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-495-6

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Lucinda Riley

LE SECRET D'HELENA

Roman

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc



Pour le « vrai » Alexander.

*Suivez une ombre, et elle vous fuit.
Tentez de la fuir, elle vous poursuit.*

Ben Jonson

ALEX

PANDORA, CHYPRE
19 JUILLET 2016

LA MAISON M'APPARAÎT à l'instant où je m'engage dans l'allée jalonnée d'ornières, en plus piteux état que naguère. Très vite, je gare la voiture pour contempler Pandora à loisir. Elle n'a pas le prestige des villas présentées sur les sites d'agences immobilières. L'arrière de la bâtisse est massif, d'une sobriété presque austère, telle que j'ai toujours imaginé son ancien propriétaire. Construite en pierre claire de la région, aussi carrée que les créations en Lego de mon enfance, elle se dresse sur des terres arides et calcaires, au cœur de vignes verdoyantes qui s'étendent à perte de vue. Sa vision est fidèle au souvenir que je gardais dans un recoin de mon esprit depuis ce fameux été, il y a dix ans...

Je contourne les murs épais vers l'avant et la terrasse qui rend Pandora si spectaculaire et unique en son genre. La balustrade surplombe un paysage en pente douce de vignes, de fermettes blanchies à la chaux et d'oliviers. Au loin, un ruban d'un bleu-vert scintillant sépare la terre du ciel.

Le soleil est un véritable chef-d'œuvre : ses rayons jaunes se fondent dans le bleu pour en faire de la terre de Sienne. Un détail intéressant, en réalité, car j'ai toujours cru que le jaune mélangé à du bleu donnait du vert. Je me tourne vers le jardin, en contrebas de la terrasse. Les jolis massifs que ma mère a plantés avec tant de soin, dix ans plus tôt, manquent d'eau et d'entretien. Ils ont

été engloutis par d'affreuses mauvaises herbes hérissées d'épines dont j'ignore le nom.

Et là, au milieu du jardin, se dresse l'olivier. Des lambeaux de corde du hamac si cher à Maman y sont toujours accrochés. À l'époque, je le qualifiais de vieux, car les adultes l'affirmaient. Les plants qui l'entouraient n'ont pas résisté à l'épreuve du temps et à la sécheresse, mais lui s'est épanoui avec majesté, puisant la force vitale de ses voisins moribonds, déterminé à survivre au fil des siècles.

Une superbe métaphore du triomphe sur l'adversité. Chaque millimètre de son tronc noueux témoigne fièrement de sa lutte.

Pourquoi les êtres humains détestent-ils les traces laissées par les années sur leur corps alors qu'un arbre séculaire, une peinture délavée ou un édifice en ruine sont appréciés pour leur ancienneté ?

Plongé dans mes pensées, je constate avec soulagement que Pandora ne semble pas avoir trop souffert d'être négligée, de l'extérieur, au moins. Je sors la clé de ma poche et j'ouvre la porte d'entrée. En traversant les pièces sombres à cause des volets fermés, je ne ressens aucune émotion. Cela vaut peut-être mieux. Je n'ose pas ressentir quelque chose, parce que cet endroit plus que tout autre est imprégné d'elle...

Une demi-heure plus tard, j'ai ouvert les volets du bas et ôté les draps des meubles du salon. Les grains de poussière captent la lumière du soleil couchant. La première fois que je suis venu ici, le décor m'a paru démodé. Face aux fauteuils défoncés et au canapé élimé, je me demande si on ne cesse pas de vieillir à partir d'un certain stade, comme des grands-parents sans âge ou l'olivier séculaire du jardin.

Je suis le seul à avoir changé, dans cette pièce. C'est au cours de ses premières années qu'un être humain évolue le plus. Une fois adulte, on ne change guère en apparence. On devient une version plus croulante, moins attrayante de soi-même. Les gènes et la gravité font leur œuvre.

Sur le plan affectif et intellectuel... il faut croire que certains avantages compensent le lent déclin de notre enveloppe charnelle. Mon retour à Pandora en est une preuve évidente. En longeant le couloir, je ris de l'Alex que j'étais à treize ans, un petit con égocentrique. J'ouvre la porte de mon « placard à balais », surnom affectueux de la pièce que j'occupais lors de ce long été torride, il y a dix ans. En tendant la main vers l'interrupteur, je me rends compte que je n'ai pas mésestimé son exigüité. Elle semble même avoir rétréci. Si je fermais la porte et m'allongeais sur le lit, avec mon mètre quatre-vingt-cinq, mes pieds dépasseraient de la lucarne, un peu comme dans *Alice au pays des merveilles*.

Sur les étagères qui tapissent ce réduit oppressant, les livres que j'ai classés par ordre alphabétique d'auteur sont encore là. D'instinct, j'en prends un, *Retour de Puck*, de Rudyard Kipling, et je cherche le célèbre poème qu'il recèle, *Si*, les paroles de sagesse d'un père à son fils. Les larmes me montent aux yeux pour l'adolescent désespérément en quête d'un père que j'étais alors. En le trouvant, j'avais réalisé que j'en avais déjà un.

En remettant l'ouvrage en place sur l'étagère, je remarque un petit carnet, juste à côté. Le journal que ma mère m'avait offert pour Noël, avant mon premier séjour à Pandora. Pendant sept mois, j'ai écrit assidûment chaque jour, dans un style pompeux, à n'en pas douter. En bon adolescent, j'étais persuadé que mes idées étaient révolutionnaires, et mes sentiments uniques.

Quelle naïveté ! Je secoue tristement la tête tel un vieux sage. Lorsque nous sommes retournés en Angleterre, au terme de cet été à Pandora, j'ai laissé mon journal ici. Et il est toujours là, témoin de mes derniers mois d'enfance, avant que la vie ne m'entraîne dans l'âge adulte.

Je le prends avec moi et monte à l'étagère. Dans le couloir sombre et étouffant, j'hésite. Dans quelle chambre vais-je m'installer le temps de ce séjour ? Je respire profondément et me dirige vers la chambre qu'elle occupait. Rassemblant mon courage, j'ouvre la porte. Peut-être est-ce

le fruit de mon imagination, mais mes sens sont assaillis à nouveau par le parfum qu'elle portait, autrefois...

Je referme la porte et, incapable de gérer les boîtes de Pandore de mes souvenirs que constituent ces chambres, je redescends. Il fait déjà nuit noire. Je consulte ma montre en ajoutant deux heures de décalage horaire : il est presque neuf heures du soir, ici. J'ai l'estomac dans les talons.

Je vide le coffre de la voiture avant de ranger les provisions achetées à l'épicerie du village. J'emporte du pain, de la feta et une bière tiède sur la terrasse. Assis dans un silence dont la pureté n'est rompue que par le chant des cigales, je sirote ma bière. Était-ce vraiment une bonne idée d'arriver deux jours avant les autres ? J'excelle dans l'art de me regarder le nombril au point que quelqu'un m'a récemment suggéré d'en faire mon métier. Cette pensée me déride, au moins.

Histoire de me détourner les idées, j'ouvre mon journal pour lire ce qui figure sur la page de garde :

« Joyeux Noël, Alex chéri ! Essaie d'écrire régulièrement. Ce journal sera peut-être intéressant à lire, plus tard.

Avec tout mon amour, M. »

— Espérons que tu aies vu juste, Maman.

Je souris en tournant des pages d'une prose égocentrique pour arriver au début du mois de juillet. À la lumière d'une simple ampoule accrochée au sommet de la pergola, je commence ma lecture.

JUILLET 2006

LES ARRIVÉES

Journal d'Alex

10 juillet 2006

MON VISAGE EST PARFAITEMENT ROND. On dirait presque qu'il a été tracé au compas. J'ai horreur de ça.

À l'intérieur de ce cercle, j'ai deux pommes en guise de joues. Quand j'étais petit, les adultes me les pinçaient. Ils prenaient ma peau entre leurs doigts, oubliant que mes joues n'étaient pas des pommes. Une pomme, c'est inanimé, dur et ça ne ressent pas la douleur. Elle n'est marquée qu'en surface.

En revanche, j'ai de très beaux yeux changeants. D'après ma mère, si je déborde d'énergie, ils sont d'un vert vif et, si je suis stressé, ils prennent la couleur de la mer du Nord. Personnellement, je les trouve surtout gris, assez grands, en forme de noyaux de pêche et surmontés de sourcils plus foncés que mes cheveux d'un blond filasse, raides comme des baguettes.

Je suis en train de me regarder dans le miroir, les yeux embués de larmes, car lorsque je ne regarde pas mon

visage, je peux être qui j'ai envie d'être, dans mon imagination. Dans ces minuscules toilettes d'avion, la lumière dure forme une aura au-dessus de ma tête. Les avions ont les pires miroirs qui existent, car ils donnent une mine de déterré.

Sous mon tee-shirt, je vois un bourrelet dépasser de mon short. Je l'empoigne et j'en fais le désert de Gobi, avec des dunes et des vallées où pourraient se dresser quelques palmiers.

Puis je me lave les mains avec soin.

J'aime bien mes mains car, contrairement au reste de mon corps, elles ne sont pas potelées. Ma mère prétend que ce sont des rondeurs d'adolescent, que les hormones m'ont fait pousser en largeur. Hélas, elles n'ont pas appuyé sur la touche « croissance verticale ».

Tous les ados n'ont pas de rondeurs. La plupart sont minces à force de se dépenser sans compter.

J'ai peut-être besoin de me dépenser.

La bonne nouvelle, c'est que l'avion procure une sensation de légèreté, même quand on est gros. Dans cet appareil, il y a beaucoup de gens plus gros que moi. J'ai vérifié. Si j'incarne le désert de Gobi, mon voisin de siège est le Sahara à lui seul. Il accapare l'accoudoir de son avant-bras dont la peau, le muscle et la graisse envahissent mon espace personnel tel un virus mutant. Je trouve ça vraiment agaçant. Au moins, moi, je garde mes chairs pour moi, dans l'espace qui m'est attribué, quitte à avoir une crampe.

Étrangement, lorsque je prends l'avion, je pense à la mort. Pour être honnête, je pense à la mort où que je sois. La mort procure peut-être la même sensation de légèreté que cette carlingue métallique. La dernière fois, ma petite sœur a demandé si elle était morte parce qu'on lui avait raconté que son papy était au ciel. Elle a cru le rejoindre.

Pourquoi les adultes racontent-ils ces histoires ridicules aux enfants ? Elles ne font que les troubler. Personnellement, je n'y ai jamais cru. Ma mère a renoncé à m'en raconter depuis des années.

Elle m'aime, ma mère, même si j'ai pris du bide, ces derniers mois. Et elle m'a promis qu'un jour, je devrai me pencher pour me regarder dans la glace des toilettes d'avion. Je viens d'une lignée d'hommes grands, apparemment. Cela ne me console pas. Il paraît que certains gènes sautent une génération. Avec la chance que j'ai, je serai le premier nain obèse chez les Beaumont.

De plus, elle omet consciencieusement l'autre moitié de mon patrimoine génétique...

Je suis déterminé à aborder ce sujet avec elle, pendant ces vacances, quel que soit le nombre de fois où elle noiera le poisson et changera de sujet.

J'ai besoin de savoir.

Tout le monde affirme que je tiens de ma mère. Normal, non ? Ils auraient du mal à me comparer à un spermatozoïde anonyme. Le fait que j'ignore qui est mon père attise peut-être mes illusions de grandeur. C'est plutôt malsain, surtout pour un enfant tel que moi, si tant est que je sois encore un enfant. Je doute même de l'avoir été un jour.

En cet instant, alors que mon corps survole l'Europe centrale, mon père peut être n'importe qui, au gré de mon imagination, celui qui me convient à un moment donné. Disons que nous sommes sur le point de nous écraser et que le commandant de bord n'a qu'un seul parachute de rechange. Je pourrais me présenter à lui comme son fils et il serait obligé de me sauver, non ?

Finalement, il vaut peut-être mieux que je ne sache pas. Une moitié de mes gènes vient peut-être d'Extrême-Orient. Je devrais alors apprendre le mandarin pour communiquer avec mon père, une langue très difficile à maîtriser.

Parfois, j'aimerais que Maman ressemble davantage aux autres mères. Non qu'elle soit Kate Moss ou une autre star, car elle n'est plus si jeune. Cela me dérange que les copains et professeurs qui viennent à la maison la regardent *avec ces yeux-là*. Les gens l'adorent. Elle est sympa, drôle. Elle fait la cuisine et danse en même temps.

Parfois, je préférerais ne pas avoir à la partager.

Parce que personne ne l'aime plus que moi.

Elle n'était pas mariée quand je suis né. Il y a cent ans, elle aurait accouché dans un asile de nuit et nous serions morts de la tuberculose quelques mois plus tard. Nous aurions fini à la fosse commune, où nos squelettes auraient reposé ensemble pour l'éternité.

Je me demande souvent si je lui fais honte. Après tout, je lui rappelle sans cesse son immoralité. Est-ce pour cela qu'elle m'envoie en pension ?

Je prononce le mot « immoralité » face au miroir. J'aime les mots. J'en fais collection comme mes camarades collectionnent les cartes de footballeurs ou les filles, en fonction de leur degré de maturité. J'aime les utiliser, les glisser dans une phrase pour nuancer une pensée. Un jour, peut-être, en ferai-je ma profession. On ne va pas se mentir, je ne jouerai jamais pour l'équipe de Manchester United, étant donné mon physique actuel.

Quelqu'un frappe à la porte. Fidèle à mon habitude, j'ai perdu la notion du temps. Ma montre m'indique que je suis là depuis vingt minutes. Je vais devoir affronter une file de passagers furibonds pris d'un besoin pressant.

Je jette un dernier coup d'œil dans le miroir, puis je me détourne et je respire un grand coup. Enfin, j'émerge des toilettes, tel Brad Pitt.

— **O**N EST PERDUS. Je vais devoir m'arrêter.
 — Oh non, Maman ! Il fait nuit noire et on est au bord d'un précipice ! Il n'y a nulle part où s'arrêter.

— Pas de panique, chéri. Je vais trouver un endroit sûr.

— Sûr ? Si j'avais su, j'aurais apporté mes crampons et mon pic à glace.

— Il y a une aire de stationnement, là-bas.

Helena gara tant bien que mal la voiture de location, puis elle se tourna vers son fils, qui se cachait les yeux de ses mains, et lui donna une tape sur le genou.

— Tu peux regarder.

Elle observa la vallée profonde, en contrebas, et les lumières scintillantes de la côte.

— C'est si beau..., souffla-t-elle.

— Non, Maman ! Ce serait « beau » si on n'était pas perdus en pleine montagne, à deux doigts de basculer dans le vide vers une mort certaine. Ils ne connaissent pas les barrières de sécurité, dans ce pays ?

Ignorant sa réflexion, Helena chercha à tâtons l'interrompteur de la lampe.

— Passe-moi la carte, chéri.

Alex obéit.

— Tu la tiens à l'envers, Maman...

— C'est bon, maugréa-t-elle en la retournant. Immy dort encore ?

L'adolescent se tourna vers sa sœur de cinq ans, allongée sur le siège arrière, serrant son agneau en peluche dans ses bras.

— Oui, et c'est tant mieux. Elle risquerait d'être traumatisée à vie. Si elle voit où on se trouve en ce moment, elle n'osera plus aller sur les montagnes russes d'un parc d'attractions.

— Ah ! Je sais ! Il faut redescendre la colline...

— La montagne, corrigea Alex.

— Puis tourner à gauche au panneau indiquant Kathikas et suivre cette route.

Helena tendit la carte à son fils et enclencha la marche arrière, du moins le pensait-elle, car ils firent un bond en avant.

— MAMAN ! Fais attention !

— Désolée...

Elle fit un demi-tour approximatif et repartit dans la bonne direction.

— Je croyais que tu connaissais le chemin, marmonna son fils.

— Chéri, je n'avais que quelques années de plus que toi la dernière fois que je suis venue. Pour info, cela remonte à presque vingt-quatre ans. Je suis sûre que je reconnâitrai les lieux en arrivant au village.

— Si on y arrive.

— Oh, tu es pénible, à la fin ! Tu n'aimes donc pas l'aventure ?

En apercevant un panneau indiquant « Kathikas », Helena parut soulagée.

— L'endroit vaut le déplacement, tu verras.

— Il n'y a même pas de plage à proximité. Et je déteste les olives ! Et les Chandler ! Rupert est vraiment un co...

— Alex, ça suffit ! Si tu ne trouves rien de positif à dire, tais-toi et laisse-moi conduire.

Il se mura dans un silence boudeur tandis qu'Helena engageait la Citroën sur une pente abrupte. Quel dommage que l'avion ait été retardé et ait atterri à Paphos juste après le coucher du soleil ! Le temps de patienter à la douane et de louer une voiture, il faisait nuit. Elle qui espérait effectuer le trajet dans les montagnes et revivre à travers ses enfants ses réminiscences de jeunesse.

La vie était jalonnée de déceptions, surtout en ce qui concernait les souvenirs. Sans doute avait-elle enjolivé cet été passé dans la maison de son parrain, à l'âge de quinze ans.

Un peu bêtement, elle avait besoin que Pandora soit parfaite, ce qui, en toute logique, était impossible. Autant espérer qu'au bout de vingt-quatre ans, un premier amour ait conservé la fougue de sa jeunesse sans avoir pris une ride.

À propos de premier amour... *Serait-il encore là ?*

Helena crispa les doigts sur le volant et chassa vite cette pensée dérangeante.

Pandora lui faisait l'effet d'être un manoir, à l'époque. Elle lui paraissait fatalement plus petite. Les meubles anciens, qu'Angus, son parrain, avait fait transporter d'Angleterre, lui semblaient exquis, élégants. Angus régnait sur les vestiges de l'armée britannique encore stationnée à Chypre. Les divans en damassé bleu pâle du salon dont les volets étaient habituellement fermés pour les protéger des rayons du soleil ; le bureau de style géorgien, derrière lequel Angus s'asseyait chaque matin pour ouvrir son courrier à l'aide d'un coupe-papier ; la vaste table en acajou dont la surface lisse rappelait une patinoire... Ce décor était encore très présent à sa mémoire.

Pandora était vide depuis trois ans, depuis qu'Angus avait dû regagner l'Angleterre pour raison de santé. Il avait juré que la qualité des soins à Chypre était aussi bonne, voire meilleure qu'en Angleterre, tout en admettant que, avec quarante-cinq minutes de trajet pour se

rendre à l'hôpital et des jambes fatiguées, il était malaisé de vivre dans un village perché.

Six mois plus tôt, il avait succombé à une pneumonie, mais il était aussi mort de tristesse. Son corps fragile ayant passé la majeure partie de ses soixante-dix-huit ans sous des climats tropicaux n'avait aucune chance de s'adapter à l'humidité impitoyable et grise d'une banlieue écossaise.

Il avait légué ses biens à Helena, sa filleule. Et Pandora en faisait partie.

En apprenant la nouvelle, elle avait pleuré à chaudes larmes. Elle se sentait coupable de ne pas être allée le voir plus souvent dans sa maison de retraite, comme elle en avait l'intention.

Le tintement de son portable dans les profondeurs de son sac à main la fit émerger de ses pensées.

— Tu prends l'appel, chéri ? demanda-t-elle à Alex. C'est sans doute Papa qui veut savoir si on est bien arrivés.

Au terme d'une sempiternelle fouille du sac à main de sa mère, il sortit l'appareil, une seconde trop tard.

— C'était bien lui, déclara-t-il en consultant l'écran. Tu veux que je le rappelle ?

— Non. On l'appellera de là-bas.

— Si on y arrive...

— Bien sûr que oui ! Je commence à reconnaître le coin. On y sera dans dix minutes.

— La taverne de Hari existait déjà, de ton temps ?

Ils venaient de croiser une enseigne lumineuse en forme de palmier, devant un restaurant un peu criard, avec des machines à sous et des chaises en plastique blanc.

— Non. C'est une nouvelle route. De mon temps, il n'y avait qu'un chemin de terre menant au village.

— Ils avaient Sky TV. On pourra y aller, un soir ? s'enquit Alex, plein d'espoir.

— Peut-être.

Helena imaginait de douces soirées sur la terrasse de Pandora, à contempler les oliviers, en buvant du vin local et en dégustant des figues fraîches. Sans télévision ni palmiers lumineux.

— Maman, cette maison est confortable, au moins ?
Il y a l'électricité ?

— Bien sûr, voyons !

Pourvu qu'Angelina ait branché le courant...

— Regarde, on arrive au village. Plus que quelques minutes.

— Je pourrais descendre dans ce bar à vélo, marmonna l'adolescent. À condition de trouver un vélo.

— Je montais au village à vélo presque tous les jours.

— C'était un vélodipède ?

— Très drôle ! C'était un bon vieux vélo à l'ancienne avec trois vitesses et un panier devant, expliqua Helena avec un sourire. J'allais chercher du pain à la boulangerie.

— Comme la sorcière dans *Le Magicien d'Oz* qui passe devant la fenêtre de Dorothy ?

— Exactement. À présent, laisse-moi me concentrer. On est arrivés de l'autre côté à cause de la nouvelle route. J'ai besoin de retrouver mes marques.

Au loin scintillaient les lumières du village. Elle ralentit sur la route plus étroite et bordée de bâtisses en pierre claire locale.

— Regarde, l'église, là-bas ! s'exclama Helena en désignant l'édifice qui rassemblait la petite communauté de Kathikas.

Quelques jeunes traînaient autour d'un banc, sur le parvis, les yeux rivés sur deux jeunes filles au regard de braise.

— C'est le centre du village, expliqua-t-elle. On dirait que quelques tavernes ont ouvert au cours des dernières années. Regarde, c'est l'épicerie ! Ils se sont agrandis... Ils vendent absolument tout ce qu'on peut rechercher.

— Et si je faisais un saut pour acheter le dernier CD des All-American Rejects ? railla l'adolescent.

— Alex ! s'emporta Helena, à bout de patience. Je sais que tu n'as pas envie d'être ici, mais pour l'amour du ciel, tu n'as pas encore vu Pandora. Donne-lui au moins une chance, ne serait-ce que pour moi !

— D'accord, Maman. Excuse-moi.

— Le village était très pittoresque et ne semble pas avoir beaucoup changé, dit-elle, soulagée. On viendra l'explorer demain.

— Maman, on sort du village, là, déclara Alex, un peu inquiet.

— Je sais. Il y a des vignes à perte de vue. Les pharaons faisaient venir du vin d'ici tant il était bon. On tourne ici, je crois. Accroche-toi, ça va secouer.

Le chemin cahoteux serpentait parmi les vignes. Helena alluma les pleins phares pour négocier les ornières.

— Tu parcourais ce chemin tous les jours à vélo ? s'étonna-t-il. Je suis impressionné que tu ne te sois pas vautrée dans le raisin.

— C'est arrivé. Heureusement, on finit par s'habituer au terrain.

Helena fut bizarrement rassurée de constater que les nids-de-poule étaient aussi dangereux qu'autrefois. Elle redoutait de trouver une voie bitumée.

— Quand est-ce qu'on arrive, Maman ? demanda une voix ensommeillée, à l'arrière. Ça secoue !

— Très bientôt, chérie. Quelques secondes.

Lorsqu'elle s'engagea dans l'étroite allée, un mélange d'exaltation et d'impatience l'envahit. La silhouette sombre de Pandora se profila devant elle. Elle franchit la grille en fer forgé rouillée qui demeurait ouverte depuis des années et ne pouvait sans doute plus se refermer.

Enfin, elle arrêta la voiture et coupa le moteur.

— Nous y sommes !

Ses deux enfants ne réagirent pas. En se retournant, elle constata qu'Immy s'était rendormie. Alex regardait droit devant lui.

— Laissons Immy dormir le temps de trouver la clé, suggéra Helena en ouvrant la portière.

Elle descendit et huma l'air nocturne, chaud et parfumé. Elle n'avait pas oublié ces notes d'olive, de raisin et de poussière, si loin des routes goudronnées et des palmiers lumineux. L'odorat était le plus puissant des sens pour évoquer un moment, une atmosphère.

Elle se garda de demander à son fils ce qu'il pensait de Pandora. Tout jugement serait prématuré et elle n'aurait pas supporté une réflexion négative dans le noir, à l'arrière d'une demeure verrouillée et aux volets clos.

— C'est très sombre, Maman.

— Je vais rallumer les phares. Normalement, Angelina a laissé la porte du fond ouverte.

Helena mit les pleins phares, puis foula le gravier vers la maison, Alex sur les talons. La poignée en cuivre tourna aisément. En franchissant le seuil, elle chercha l'interrupteur à tâtons. Le couloir s'illumina.

— Dieu merci, marmonna-t-elle.

Elle ouvrit une autre porte.

— Voici la cuisine.

— Je vois ça...

Il déambula dans une pièce vaste et étouffante équipée d'un évier, un vieux fourneau, une grande table en bois et un vaisselier qui occupait un mur entier.

— C'est rustique, commenta-t-il.

— Angus entrait rarement ici. Sa gouvernante se chargeait de toutes les tâches domestiques. Je ne crois pas qu'il ait préparé un seul repas de sa vie. C'était un poste de travail et non une pièce de vie comme le sont les cuisines de nos jours.

— Il mangeait où, alors ?

— Dehors, sur la terrasse, bien sûr.

Helena ouvrit un robinet. Un filet d'eau coula, suivi d'un véritable torrent.

— Il n'y a pas de frigo, on dirait, signala Alex.

— Il est dans le cellier. Angus recevait beaucoup d'invités et le trajet jusqu'à Paphos est assez long. Il a fait installer un système de réfrigération ici, mais il n'y avait pas de congélateur, de mon temps ! C'est la porte située à ta gauche. Va vérifier que le frigo est toujours là, veux-tu ? Angelina a dû nous laisser du lait et du pain.

— D'accord.

Helena continua son inspection et se retrouva dans le couloir, à l'avant de la maison. Ses pas résonnaient sur les

dalles usées formant un damier. Elle leva les yeux vers le grand escalier, la rampe en chêne massif, façonnée par des artisans de talent, qu'Angus avait acheminée d'Angleterre. Derrière elle, une vieille pendule se dressait telle une sentinelle, mais ne fonctionnait plus.

Ici, le temps s'est arrêté, songea-t-elle en ouvrant la porte du salon.

Les divans en damassé bleu étaient couverts de draps. Elle en souleva un et s'écroula dans le siège moelleux. Le tissu immaculé semblait fragile. Elle se dirigea ensuite vers les deux portes-fenêtres, ouvrit les volets et sortit sur la terrasse.

Quelques instants plus tard, Alex la trouva appuyée à la balustrade.

— On dirait que le frigo a une crise d'asthme, dit-il. Il y a du lait, des œufs et du pain. Et on aura assez de ça, c'est sûr.

Il brandit un énorme salami et s'installa à côté d'elle.

— Jolie vue, concéda-t-il.

— Spectaculaire, tu veux dire.

— Ce sont les lumières de la côte ?

— Oui. Demain matin, tu verras la mer. Et les oliviers, les vignes, en contrebas, dans la vallée entourée de montagnes. Dans le jardin, il y a un olivier magnifique qui, d'après la légende, a plus de quatre cents ans.

— C'est vieux... comme tout le reste, ici, apparemment... Et très isolé, reprit-il. Je ne vois pas d'autres maisons.

— Je pensais que ce serait plus construit. Quand on voit le littoral... mais non. Embrasse-moi, chéri.

Elle le prit dans ses bras.

— Je suis tellement contente qu'on soit là.

— Je suis content que tu sois contente. On fait entrer Immy ? J'ai peur qu'elle ne se réveille, qu'elle ne prenne peur et ne s'éloigne. Et j'ai faim.

— Montons lui trouver une chambre. Ensuite, tu m'aideras à la porter là-haut.

Helena entraîna son fils à l'intérieur, en s'arrêtant

sous la pergola couverte de vigne vierge qui protégeait du soleil, en milieu de journée. La longue table en fer forgé dont la peinture blanche s'écaillait était jonchée de feuilles mortes.

— C'est ici qu'on mangeait midi et soir. Et il fallait s'habiller convenablement. Pas de maillot de bain à la table d'Angus.

— Tu ne vas pas nous imposer ça, Maman ?

Helena ébouriffa ses cheveux blonds et l'embrassa sur le front.

— J'aurai déjà de la chance si je parviens à vous réunir à table... Les temps ont changé, soupira-t-elle en lui tendant la main. Viens. Allons explorer l'étage.

Il était presque minuit lorsque Helena émergea enfin sur le petit balcon de la chambre d'Angus. Immy dormait sur le grand lit en acajou. Helena l'installerait dans une chambre à lits jumeaux dès le lendemain, quand elle aurait trouvé les draps. Au bout du couloir, Alex était allongé sur un matelas nu. Malgré la moiteur étouffante, il avait fermé les volets pour se protéger des moustiques. Il n'y avait pas un souffle d'air.

Helena sortit son portable de son sac à main, ainsi qu'un paquet de cigarettes cabossé, et les posa sur ses genoux. D'abord, une cigarette. Elle n'avait pas envie de rompre le charme. Il y avait des chances que William, son mari, casse l'ambiance sans le vouloir. Il était logique qu'il lui raconte que le technicien avait réparé le lave-vaisselle et qu'il lui demande où elle avait rangé les sacs-poubelle. Il penserait lui faire plaisir en démontrant qu'il maîtrisait la situation. D'accord, mais pas tout de suite...

Helena alluma sa cigarette et inhala la fumée. Pourquoi était-il si sensuel de fumer dans la chaleur d'une nuit méditerranéenne ? Elle avait pris sa première bouffée à quelques mètres de là. Le plaisir de l'interdit ! Elle regrettait de ne pouvoir se défaire enfin de cette addiction. À l'époque, elle était trop jeune pour fumer.

À presque quarante ans, elle était trop âgée. Cette pensée la fit sourire. Elle avait tant rêvé, autrefois ! Qui aimerait-elle ? Où vivrait-elle ? Jusqu'où la porterait son talent ? Serait-elle heureuse ?

Désormais, elle avait la réponse à la plupart de ces questions.

— Pourvu que ces vacances soient aussi parfaites que possible, murmura-t-elle.

Depuis quelques semaines, elle avait un étrange pressentiment qu'elle ne parvenait pas à chasser. L'approche de la quarantaine, peut-être, ou la perspective de revenir à Pandora...

La magie des lieux l'enveloppait déjà. La maison la dépouillait de ses couches protectrices pour la mettre à nu. Comme la dernière fois.

Elle écrasa sa cigarette et jeta le mégot dans la nuit, puis elle prit son portable et téléphona chez elle. William répondit dès la deuxième sonnerie.

— Salut, chéri, c'est moi.

— Vous êtes bien arrivés ?

Le son de sa voix la rassura.

— Oui. Tout va bien, à la maison ?

— Ça va, oui. Impeccable.

— Notre petit monstre de trois ans est sage ? s'enquit-elle avec un sourire.

— Fred a fini par se calmer, Dieu merci. Il est furieux que vous soyez partis en le laissant avec son vieux papa.

— Il me manque. Enfin, si on veut...

Elle émit un petit rire.

— Au moins, avec Alex et Immy, j'aurai une chance de mettre un peu d'ordre dans la maison avant que vous n'arriviez.

— Elle est habitable ?

— Je crois, oui, mais j'y verrai plus clair demain matin. La cuisine est rudimentaire.

— À propos de cuisine, le type du lave-vaisselle est venu, aujourd'hui.

— Ah oui ?

— On aurait aussi bien pu en acheter un neuf, vu le prix de la réparation.

— Oh non, souffla-t-elle en réprimant un sourire. Au fait, les sacs-poubelle sont dans le deuxième tiroir, à gauche de l'évier.

— J'allais justement te demander où ils étaient rangés. Demain, c'est le jour des poubelles. Tu me passes un coup de fil demain matin ?

— D'accord. Je vous embrasse, toi et Fred. Salut, chéri.

— Salut. Dors bien.

Helena s'attarda pour contempler le ciel nocturne et sa myriade d'étoiles tellement plus brillantes, ici. Enfin, l'adrénaline céda le pas à la fatigue. À l'intérieur, elle s'allongea sur le lit à côté d'Immy et, pour la première fois depuis des semaines, s'endormit sans tarder.

Journal d'Alex

11 juillet 2006

JE L'ENTENDS QUI RÔDE, là-haut, dans le noir. Il aiguisse ses crocs avant son festin.
C'est-à-dire moi.

Les moustiques ont-ils des crocs ? Sans doute. Comment perceraient-ils la peau de leurs victimes, sinon ? Pourtant, quand je réalise l'exploit d'écraser une de ces infâmes bestioles contre le mur, il ne produit aucun craquement. Rien qu'un gargouillis de bouillie. On est loin du son de l'émail qui se brise, comme le jour où je suis tombé d'un mur d'escalade, à l'âge de quatre ans, et que je me suis cassé une incisive.

Parfois, ces monstres ont le toupet de bourdonner à votre oreille, histoire de vous prévenir qu'ils sont sur le point de vous dévorer. Vous êtes là, à agiter furieusement les bras tandis qu'ils dansent au-dessus de vous, invisibles, à se gausser de votre impuissance.

Je sors Bunny de mon sac à dos et je l'enfouis sous le drap, près de moi. Il sera bien, vu qu'il n'a pas besoin de

respirer. Je précise que Bunny est un lapin en peluche qui a le même âge que moi. D'après ma mère, son nom est l'un des premiers mots que j'ai prononcés.

Elle m'a aussi raconté que quelqu'un de « spécial » me l'avait offert à ma naissance. Une allusion à mon père. Dormir avec un lapin en peluche à treize ans est pathétique, je sais, mais je m'en moque. Bunny est mon talisman, mon filet de sécurité et mon ami. Je lui dis tout.

J'ai souvent pensé que les doudous en savent davantage sur les enfants qui dorment avec eux que leurs propres parents, et ce uniquement parce que les doudous écoutent sans interrompre.

À l'aide des vêtements qui me tombent sous la main, je couvre les parties vulnérables de mon corps, surtout mes grosses joues, qui pourraient nourrir un moustique matin, midi et soir avec une seule piqûre.

Je finis par m'endormir. Enfin, j'espère, car je me retrouve dans une fournaise, avec des flammes qui me lèchent la peau. Ma chair fond sous la chaleur intense.

À mon réveil, il fait encore nuit. Je suffoque. Je comprends vite pourquoi : j'ai un caleçon posé sur le visage. Je l'enlève et je respire à pleins poumons. La lumière du jour filtre par les persiennes.

Bien que je sois en nage, le jeu en valait la chandelle, car le moustique n'a pas eu ma peau. Je me dépêtré de mes vêtements. J'inspecte sans tarder mon visage dans le miroir piqué de la commode. Et voilà ! J'ai une énorme piqûre de moustique sur la joue droite.

Je bredouille quelques jurons que ma mère détesterait. Comment cette maudite bestiole a-t-elle réussi à s'insinuer sous le tissu pour me piquer ? À croire que les moustiques font partie d'une brigade d'élite spécialisée dans l'infiltration.

À part cette piqûre, mon visage est rouge comme une tomate. En ouvrant les volets, je cligne des yeux et je sors sur le balcon. Le soleil du matin me brûle autant que la fournaise de mon cauchemar.

Dès que j'y vois plus clair, je découvre un paysage spectaculaire. Ma mère n'a pas menti. Nous sommes perchés au sommet d'une montagne aux tons jaunes, bruns et vert olive, en contrebas. Au loin, la mer bleue scintille. En baissant la tête, je décèle une petite silhouette, sur la terrasse.

Avec la balustrade en guise de barre, ma mère enchaîne les pliés. Elle se penche en arrière telle une contorsionniste. Je discerne clairement ses côtes saillantes sous son justaucorps. Ces exercices d'assouplissement constituent son rituel du matin, même le jour de Noël ou le lendemain d'une soirée arrosée. Si elle s'en dispense, c'est qu'elle a un gros problème. Les autres ados mangent leurs céréales au chocolat ou leurs tartines grillées en présence de parents qui se tiennent droits. Moi, ma mère me demande de faire chauffer de l'eau la tête à l'envers entre ses jambes.

Un jour, elle a voulu m'initier à la danse classique. Disons simplement que je ne tiens pas d'elle, dans ce domaine.

Soudain, je meurs de soif et j'ai la tête qui tourne. Pris d'un vertige, je tombe à la renverse, sur le lit. Je ferme les yeux.

Ce moustique m'a peut-être refilé la malaria. Et si je n'avais plus que quelques heures à vivre ?

Quel que soit le mal dont je souffre, j'ai besoin d'un verre d'eau et de ma mère.